vinces de Minas Geraes et de Fernambouc. Cette paroisse comprend deux succursales, S. João dos Indios, dont j'ai déjà parlé, et *S. Caetano de Japoré;* elle appartient à l'évêché de Fernambouc, et se trouve par conséquent située à cinq cents lieues de la résidence épiscopale. Pour ce qui regarde le civil, Salgado a long-temps dépendu de Sabará qui en est éloigné de cent cinquante lieues ; mais à présent ce village fait partie de la nouvelle *comarca* de Paracatú créée en 1815 [1]. Salgado n'est point un chef-lieu de *termo*, cependant on y a établi deux juges ordinaires [2], ce qui a valu à cette

peu de fixité, et doit rendre indulgent pour les fautes dans lesquelles peuvent, à cet égard, tomber les étrangers.

[1] Voyez Pizarro.

[2] Ayant à présent sous les yeux des notes que j'ai prises au Brésil, mais qui n'étaient point entre mes mains lors de la rédaction de mon premier volume, je crois devoir rectifier ou éclaircir ici ce que j'ai dit dans ce premier volume sur la nomination des *juizes ordinarios*. — Les juges ordinaires se changent chaque année, mais les nominations ne se font que tous les trois ans; ainsi, il faut qu'à chaque élection on nomme les magistrats qui doivent être successivement en fonction pendant trois ans. A l'époque de l'élection, ceux des citoyens qui ont le droit de voter vont tour à tour donner, de vive voix, leur vote à l'*ouvidor*, et nomment de cette manière six électeurs. Ceux-ci se réunissent deux par deux, et chaque réunion (*pauta*) remet à l'*ouvidor* une liste qui désigne pour chaque année deux juges et les membres de la *camara* (*camaristas*). Dans les trois listes, l'*ouvidor* choisit les individus qu'il préfère; il écrit sur trois morceaux de papier séparés le nom de deux juges et des *camaristas;* il renferme chaque morceau de papier dans une boule de cire; on met ensuite les trois boules de cire dans un coffre à trois clés avec les

bourgade la qualification de *julgado* (justice) qu'on donne encore à d'autres villages tels que S. Rumão et Barra, qui jouissent du même avantage que le Brejo do Salgado. C'est une mesure sage que d'établir des justices dans les lieux très-éloignés des villes, et qui sont trop peu importans pour mériter un autre nom que celui de village, mais où l'on peut espérer de trouver des hommes capables d'exercer les fonctions de juges. Cependant le Brésil a été gouverné jusqu'à présent d'une manière si peu fixe et si peu homogène, que, tandis qu'on a refusé le titre de ville à Salgado, on a été jusqu'à l'accorder dans la province de S. Paul, à une réunion misérable de vingt-deux maisons.

On attribue à Salgado plus de cent ans d'existence, et ce furent encore des Paulistes qui jetèrent les fondemens de cette bourgade. Elle doit son nom à l'un de ses premiers habitans, et non, comme on pourrait le croire, à la qualité un peu saumâtre de ses eaux [1], ou au commerce de sel qui s'y fait aujourd'hui.

listes fournies par les électeurs, et, pour chaque année, on fait tirer au sort une des boules par un enfant. Les électeurs nomment le juge des orphelins en même temps que les juges ordinaires et les *camaristas;* mais comme le premier reste en fonction pendant trois ans, il n'est pas nécessaire de prendre pour sa nomination des précautions aussi minutieuses. Les seuls citoyens qui aient le droit de voter, sont ceux qui ont été eux-mêmes juges ordinaires ou *camaristas*, ou bien qui comptent parmi leurs ascendans ou ceux de leurs femmes quelqu'un qui ait occupé une de ces places.

[1] Telle est cependant, je ne dois pas le dissimuler, l'opinion d'un écrivain extrêmement estimable, M. Jozé de

Quatre-vingts maisons écartées les unes des autres la composent tout entière. Les plus jolies, qui appartiennent à des cultivateurs aisés du voisinage, sont construites autour d'une petite place à peu près carrée ; et, au milieu de celle-ci, l'on voit le poteau surmonté d'une sphère qui indique l'existence d'une justice. Sur un des côtés de la place, a été bâtie l'église, qui est jolie et assez grande. L'on découvre derrière le village un *campo* très-étroit entremêlé de marais, et au-delà s'élèvent de petites montagnes presque entièrement formées de couches de pierres horizontales et souvent à pic, au milieu desquelles croissent des arbres. De tout cet ensemble il résulte un paysage très-agréable.

Les montagnes contre lesquelles Salgado est, pour ainsi dire, adossé, sont celles qui dessinent la vallée du Rio de S. Francisco. Au-delà du village, la plaine s'avançant au milieu d'elles, forme une espèce d'anse où le terrain est entièrement cultivé, et où l'on voit de tous les côtés des habitations qui, la plupart, possèdent des sucreries. Depuis Rio de Janeiro, je n'avais pas encore vu une étendue aussi considérable de terrain en culture.

Les terres des environs de Salgado, où se font les

Souza Azevedo Pizarro e Araujo. Il dit positivement que le pays a été nommé *Brejo do Salgado*, parce qu'il est arrosé par un ruisseau dont les eaux sont saumâtres. Il ajoute que ces eaux revêtent d'une couche pierreuse les objets qu'on y laisse plongés, qu'elles sont stomachiques, désobstruantes, digestives, et qu'elles guérissent ou diminuent les goîtres.

plantations, sont les plus basses et les plus humides. On ne les laisse pas reposer plus d'une année; il y pousse de l'herbe, on la brûle, et sans employer d'engrais on recommence à planter. Les propriétés de ce pays sont tellement estimées, que, tandis qu'une lieue carrée de terrain sur les bords du S. Francisco ne vaut que cent ou deux cent mille reis (625 ou 1250 fr.), un quart de lieue de bonne terre situé près de Salgado ne se vend pas moins de cinq cent mille reis (3125 fr.)[1].

Autrefois l'on cultivait le coton dans le voisinage de Salgado. Les marchands venaient le chercher filé ou tissu en toiles grossières, et ils apportaient en échange les objets dont les habitans avaient besoin. Aujourd'hui les cotonniers ne se plantent plus aux alentours de Salgado, mais un autre genre de commerce a pris la place de celui du coton. A environ

[1] Je pense qu'il n'est pas absolument sans intérêt de comparer ces prix avec ceux de quelques-unes de nos terres en France. On peut évaluer à 60 fr. l'hectare des plus mauvaises terres de la Sologne, pays renommé pour sa stérilité; par conséquent, il suffirait de 52 hectares de ces terres pour acquérir un quart de lieue carrée à Salgado, le pays le plus cultivé peut-être de la province des Mines, et, pour ces 52 hectares, on aurait environ de 3 à 5 lieues carrées sur les bords du S. Francisco. En vendant un seul arpent des bonnes terres de la Beauce, évalué à 1200 fr., on pourrait devenir propriétaire d'une ou deux lieues sur les bords du S. Francisco. Enfin, l'on acquerrait plus de deux à quatre lieues carrées sur le même fleuve, avec un hectare planté en muscat dans le canton de Lunel ou celui de Frontignan.

cent trente lieues du village, les deux rives du Rio de S. Francisco présentent de vastes terrains imprégnés de sel. Les hommes de ces contrées savent l'extraire, et en font un objet important de négoce [1]. Leurs terres, sablonneuses et très-sèches, ne produisent presque aucune des denrées les plus nécessaires à la vie ; ils manquent également de maïs, de haricots, de sucre, etc. ; mais ils chargent sur des barques et des pirogues la substance qui fait leur richesse ; ils remontent le fleuve, laissent leur sel dans les villages situés sur les rives du Rio de S. Francisco, prennent en échange les denrées dont ils ont besoin, et vont ainsi jusqu'au confluent du Rio das Velhas. Il paraît même que la valeur du sel vendu de cette manière sur les bords du fleuve par les marchands des salines, est plus considérable que celle des objets de retour, et qu'ils emportent encore de l'argent. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas seulement pour leur propre consommation que les habitans de Salgado et de S. Rumão achètent le sel ; chaque année l'on va de Formigas, de Contendas, etc., faire sa provision de sel dans ces bourgades, et c'est également là que se fournit une grande partie de la province de Goyaz. Le sucre et l'eau-de-vie sont les principaux objets que Salgado donne en échange aux marchands de sel, et il est facile de sentir quels avantages doit retirer de ce commerce un lieu qui, pour la culture, forme dans le Désert une sorte d'oasis.

L'aisance règne parmi les habitans de Salgado. Il

[1] M. d'Eschwege (*Journ.* I, p. 222) et M. Martius (*Reis*,

paraît que plusieurs d'entre eux ont un assez grand nombre d'esclaves, et mon hôte en particulier en possédait soixante et dix. Le bien-être porte naturellement à la joie, aussi remarquai-je beaucoup plus de gaîté à Salgado qu'ailleurs. On s'y rassemblait le soir pour jouer aux cartes ou au *gamão*[1]. On faisait de la musique qui n'était point mauvaise, et l'on répétait même, lors de mon passage, une pièce de théâtre qui devait être bientôt représentée.

L'aisance est accompagnée chez nous de jouissances multipliées, et se manifeste par une foule de signes extérieurs; mais il n'en est pas de même de ces contrées lointaines, où le défaut d'industrie et la difficulté des communications ont empêché le luxe de pénétrer; et la maison d'un propriétaire riche du Désert de Minas, transportée en France, y serait prise pour la demeure d'un homme de la condition la plus médiocre. J'ai déjà décrit l'humble ameublement d'une habitation à laquelle se rattachait un revenu de huit à dix mille cruzades; je ne puis guère supposer au capitaine Serrão un capital de moins de 200 mille francs, et l'on va voir combien l'intérieur de sa maison était modeste. C'était l'une des principales du village de Salgado; cependant elle n'avait qu'un rez-de-chaussée, et le toit servait de plafond. Dans la principale pièce qui formait la salle, on ne voyait d'autres meubles que

p. 557 et suiv.) ont donné des détails curieux sur les salines du S. Francisco.

[1] Espèce de jeu de trictrac.

des bancs de bois, quelques tabourets recouverts de cuir, une longue table immobile sur laquelle on mangeait, et une grande cruche pleine d'eau, où chacun, lorsqu'il avait soif, allait puiser avec un coco de cuivre garni d'un long manche. Dans tout ce pays où la chaleur force de boire très-souvent, la grande cruche est d'un usage presque général; mais on a si peu d'idée des commodités de la vie, que le coco en cuivre peut être considéré comme une marque d'opulence; il ne se rencontre que dans la maison des gens un peu aisées; ailleurs on se sert tout simplement du fruit même du cocotier. D'autres signes de richesse se voyaient encore, il faut pourtant l'avouer, dans la chambre où m'avait fait coucher le capitaine Serrão : c'étaient un très-beau couvre-pied de soie et quelques chaises de canne qui pouvaient être considérées comme un très-grand luxe, car elles venaient probablement de Bahia; et avant d'arriver à Salgado, elles avaient dû faire plus de 200 lieues [1].

Si le commerce de Salgado est ordinairement dans un état prospère, il n'en est pas moins vrai qu'à l'époque de mon voyage, il souffrait beaucoup d'un événement politique qui avait fait au Brésil une grande sensation, la révolte de Fernambouc. A la vérité, on

[1] On ne doit pas s'étonner, au reste, du peu de magnificence qu'on voit dans le Désert, lorsqu'on sait ce qu'étaient à la même époque les maisons de la capitale du Brésil. Le lecteur peut consulter ce qu'a écrit, sur ce sujet, un célèbre navigateur, M. de Freycinet. (Voyez *la Relation historique du Voyage de l'Uranie.*)

permettait aux personnes munies de passe-ports de sortir de la province des Mines; mais comme il était défendu d'y entrer, les habitans des salines ne quittaient plus leur pays; ils avaient cessé d'apporter du sel sur les bords du fleuve, et les propriétaires de Salgado et de S. Rumão restaient embarrassés de leurs denrées. On avait établi sur les bords du Rio de S. Francisco un poste de gardes nationaux (*milicianos*) à cheval, et l'on avait formé une ligne qui correspondait de ce poste jusqu'à Villa Rica. Lors de mon voyage, tous les chevaux du pays étaient déjà ruinés, et l'on se voyait obligé d'avoir recours aux mulets. Tout cela se faisait avec une régularité, avec une soumission que je ne me lassais point d'admirer. Puisse ce peuple porter le même esprit dans la conservation des institutions libres qu'il a acquises depuis cette époque!

La position de Salgado n'est pas seulement avantageuse pour l'agriculture et le commerce, elle est encore très-favorable à la santé. Comme les eaux du S. Francisco ne se répandent point dans les environs de ce village, ses habitans ne sont pas sujets aux fièvres qui font de si cruels ravages en d'autres endroits voisins du fleuve, et un auteur estimable assure que l'on trouve à Salgado beaucoup de centenaires. Ce sont sans doute ces avantages réunis qui ont attiré tant de blancs à Salgado : il ne m'était pas arrivé depuis longtemps d'en voir un aussi grand nombre.

Je profitai de mon séjour à Salgado pour faire quelques herborisations dans ses alentours. Entre le vil-

lage et les mornes qui s'élèvent derrière lui, je trouvai plus de plantes en fleurs que je n'en avais vu depuis long-temps sur l'autre rive du S. Francisco; mais je fus moins heureux dans d'autres promenades, qui à la vérité furent très-courtes. Quoique la terre fût un peu moins sèche que de l'autre côté du fleuve, à peine apercevais-je de loin en loin quelques plantes fleuries. Cependant il est à observer que, sans qu'il fût tombé une seule goutte de pluie, il y avait déjà dans les *campos* plusieurs arbres rabougris qui s'étaient revêtus de feuilles nouvelles, tels, par exemple, que le *cagaiteira* (*myrtus dysenterica* Mart.), le *raiz de tiú*, arbre laiteux et purgatif (*jatropha opifera* Mart.), l'*unha de anta* (légumineuse, etc.) Ceci prouve que si les pluies accélèrent le retour de la végétation chez les arbres qui perdent leur feuillage, elles ne sont pas indispensables pour amener ce retour, et qu'il peut être le résultat de causes qu'il nous est impossible de déterminer.

J'eus occasion de me promener avec un homme qui m'indiqua plusieurs plantes usuelles. Dans cette contrée où il n'y a point de médecins, on trouve dans un grand nombre de villages des vieillards qui s'appliquent à connaître les végétaux utiles, qui recueillent les traditions de leurs devanciers, font quelquefois des expériences, et donnent des conseils aux malades.

Parmi les plantes médicinales que l'on me montra pendant mon séjour à Salgado, je citerai un sous-arbrisseau que l'on nomme *tipi*. On m'assura que sa racine était excellente contre les douleurs internes,